

Sympathie pour la bête

Jean Yanne et Claude Chabrol

Damien Detcheberry

Il est difficile de situer Jean Yanne dans la grande famille Chabrol. Les deux hommes ont collaboré en tout et pour tout sur quatre films, l'assiduité du comédien est donc loin d'égaliser celle des habitués du cinéaste – une vingtaine de films tournés avec Stéphane Audran, sept avec Isabelle Huppert et Bernadette Lafont, six films avec Michel Bouquet et Michel Duchaussoy... Mais le remarquable diptyque constitué par *Que la bête meurt* (1969) et *Le Boucher* (1970), après lequel Jean Yanne disparaît pendant vingt ans de la filmographie chabrolienne, reste associé à une période particulière de la carrière du réalisateur, que Michel Pascal a baptisée sa *période bleue*¹ : des années de grâce artistique pendant lesquelles Claude Chabrol a affiné les contours d'une de ses figures de prédilection, celle du monstre ordinaire, auquel Jean Yanne a donné un visage terriblement humain.

Jean Yanne : le chaleureux misanthrope

Lorsqu'il entame sa carrière cinématographique au début des années 1960, Jean Yanne est déjà une personnalité appréciée du public pour ses prestations humoristiques à la radio et à la télévision. Il y a composé une image de râleur franchouillard, caustique et impertinent, qui a probablement encouragé Claude Chabrol à lui confier le rôle de M. Tricot, l'instituteur laïc de *La Ligne de démarcation* (1966). S'il est susceptible de passer inaperçu dans cette œuvre chorale réunissant, entre autres, Jean Seberg, Maurice Ronet, Stéphane Audran, Daniel Gélin, Jacques Perrin, Roger Dumas et Claude Berri, le rôle semble néanmoins taillé sur mesure pour le comédien, qui s'était fait remarquer pour ses prises de positions anticléricales dans la revue *J'y va-t-y j'y Vatican*. Dans ce film, que le cinéaste a qualifié lui-même de «*pastiche de film de Résistance* ²», Jean Yanne est donc en terrain familier : il incarne un français moyen, bourru et moqueur, qui lance le cri du corbeau au passage du curé du village et feint l'indifférence lorsqu'il croise un soldat allemand, mais prouve finalement son patriotisme en dissimulant un résistant blessé dans sa maison.

C'est avec *Que la bête meure* (1969) qu'il se voit enfin confier par Claude Chabrol un second rôle d'envergure, et un premier rôle de «*salaud*» cher au réalisateur de *Landru* (1963) et de *La Femme infidèle* (1967) : celui de Paul Dercourt, un notable de province détestable dont tout l'entourage, ou presque, souhaite la mort. Chabrol a insisté à plus d'une reprise sur les nuances que l'acteur a apportées à un personnage prêtant facilement le flan à la caricature, lui donnant une profondeur que le réalisateur

ne soupçonnait pas : « *le personnage de Jean Yanne aime la vie, la bouffe, les femmes, c'est une force de la nature et c'est son côté sympathique, bien qu'il soit très clairement une ordure. Une fois établi le caractère abject de son personnage, et Jean acceptant vraiment de jouer le jeu à fond, nous avons passé notre temps entre les moments de tournage, le soir, aux repas, à essayer de justifier ce salaud. Jean est prodigieux quand il joue Paul avec une certaine nuance de sympathie*³ ». Le tournage du film est déterminant à plus d'un titre. La force d'interprétation de Jean Yanne donne au cinéaste l'idée d'écrire, pour lui, *Le Boucher*, qui se concrétisera la même année et donnera une dimension nouvelle, plus métaphysique, à l'archétype du monstre chabrolien. D'autre part, la rencontre entre le comédien et Maurice Pialat – l'inspecteur de police chargé d'élucider le meurtre de Paul Dercourt – aboutit au film *Nous ne vieillirons pas ensemble* (1972), qui vaudra à Jean Yanne le prix d'interprétation au Festival de Cannes, tout en l'enfermant dans un rôle d'ogre misanthrope auquel il lui sera difficile d'échapper par la suite.

Malgré le succès public et critique du *Boucher*, Jean Yanne refuse toute nouvelle proposition venant de Claude Chabrol, dont celle d'interpréter Paul Thomas, l'irréplicable crapule jouée finalement par Jean-Pierre Cassel dans *La Rupture* (1970), pour échapper justement à ce type de rôle et se lancer lui-même dans la réalisation. Son dernier tour de piste chez le cinéaste, vingt ans après *Le Boucher*, se fait à la faveur du rôle du pharmacien Homais dans *Madame Bovary*. Avec ce bourgeois du 19^{ème} siècle rustre, libéral et anticlérical, le comédien incarne une sorte de double assagi de Paul Dercourt, pétri pourtant des principes et du bon sens populaire de l'instituteur Tricot. Homais reste malgré tout un rôle mineur, sous-exploitant les talents de l'acteur en regard de ce que les deux hommes ont su accomplir ensemble sur *Que la bête meure* et *Le Boucher*. C'est avec ces deux films que Jean Yanne devient véritablement, selon la formule de Michel Pascal, « *un fabuleux héros chabrolien, à la fois bourreau et martyr* »⁴. Et si *Que la bête meure* porte déjà en lui le germe d'un personnage à la Dr. Jekyll et Mr. Hyde, c'est surtout avec *Le Boucher* que Claude Chabrol réussit à faire la synthèse des deux facettes du comédien, pour créer avec lui un monstre de cinéma à la fois terrifiant et sympathique.

La banalité du mâle (*Que la bête meure*)

Que la bête meure est l'adaptation d'un roman policier de Cecil Day Lewis, publié en 1938 sous le nom de plume Nicholas Blake : un écrivain, Charles Thénier (Michel Duchaussoy), cherche à retrouver l'assassin de son fils, un chauffard qui l'a renversé en voiture aux abords d'une petite ville côtière de Bretagne. Lorsqu'il trouve enfin sa trace, celui-ci se révèle être un riche garagiste de la région, Paul Dercourt, un sombre individu qui tyrannise sa famille et ses collaborateurs. Se rendant compte qu'il